
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57285

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

»Zur bürgerlichen Verbesserung der Weiber«, de Th. G. Hippel, 1793), et les très curieuses idées de Lenz sur la réforme de l'armée et les mariages (limités dans le temps) des soldats dans »Die Soldaten«, 1776, tentative de rationalisation et de réforme »par en haut«, où survit le pur esprit de l'Aufklärung, comme d'ailleurs dans sa critique de l'éducation privée et sa défense de l'enseignement commun de »Der Hofmeister«. Le jugement général sur la fécondité politique de l'Aufklärung semble justifié; si, bien avant la Révolution française, les Etats dont le souverain adhère aux idées »éclairées« autorisent la publication d'exigences qui, écrit dès 1785 la »Berlinische Monatsschrift«, tendent à »métamorphoser l'Etat en une République« où le chef de la famille régnante ne dispose que de la présidence, et si l'auteur berlinois va jusqu'à admettre que »les troubles civiques« ne peuvent avoir de valeur que »comme preuves d'un noble amour de la liberté« (p. 305), les revendications des Aufklärer se tiennent, en pratique, dans de prudentes limites; la personne du Souverain ne saurait être mise en cause, fût-il aussi médiocre que Frédéric-Guillaume II, et on n'envisage de réformes concrètes que pour un avenir vague. En d'autres termes: les réformes apparaissent comme l'obstacle le plus efficace aux violences révolutionnaires, et l'Aufklärung prend l'aspect du conservatisme éclairé, raisonnable et modéré, celui de la première phase de la Révolution française. Kant a bien compris qu'en Prusse, »une armée nombreuse et bien disciplinée« est garante de »la paix publique«; en France, l'indiscipline de l'armée, qui va jusqu'à l'anarchie, est l'une des explications des reculades successives du pouvoir royal.

Le principal défaut de ce bel ouvrage est l'absence d'index. D'une part, Möller cite un grand nombre d'auteurs, de l'Antiquité au XIX^e siècle; de l'autre, la pensée de maints philosophes (Leibniz, Kant, Voltaire, entre autres) est, chez lui, dispersée dans plusieurs chapitres – mais comment réunir ces *membra disjecta*? En outre, le désir légitime d'être complet aboutit à un sensible »aplatissement« de l'exposé; des personnages secondaires y sont traités en détail, d'autres (Lessing!), sans doute considérés comme suffisamment connus, sont trop rapidement expédiés, et Lichtenberg, rationaliste, mais esprit indépendant, apparaît à peine. Peut-on admettre qu'Edward Gibbon soit congédié en quelques lignes (dix, p. 173–174), et une réflexion dédaigneuse: que les recherches les plus récentes ont infirmé sa thèse sur la décadence de l'Empire romain, ce qui est indéniable – mais le fait n'a guère de rapport avec le sujet de l'ouvrage, qui est l'Aufklärung, et non ce qu'il en reste de justifié; c'est une autre question. Enfin, on aurait souhaité un chapitre sur les tendances contraires à l'Aufklärung, et en particulier sur Hamann; mais c'eût sans doute été allonger démesurément le volume. – Les titres courants, en haut de page, à défaut d'index, auraient aidé le lecteur à s'y retrouver dans un texte compact et bourré de faits, d'autant que ce lecteur ne peut se référer qu'à une table des matières fort sommaire, où, par exemple, le chiffre II,1 couvre un chapitre de trente pages, et III,3 un de quarante-cinq pages, sans autre indication. De même, le texte dit souvent que tel ou tel aspect d'un sujet donné sera traité »par la suite« ou »plus tard«: une référence précise aurait été bienvenue. Malgré ces faiblesses dans sa présentation, l'ouvrage, bien informé et intéressant, est sans aucun doute une introduction solide aux divers aspects de l'Aufklärung, qu'il situe avec clarté dans un contexte européen.

Henri PLARD, Bruxelles

Werner SCHNEIDERS, *Hoffnung auf Vernunft. Aufklärungsphilosophie in Deutschland*, Hamburg (Felix Meiner) 1990, 190 p.

Cet ouvrage interroge l'Aufklärung dans son histoire allemande et dans ses questions actuelles. C'est un pari que de vouloir conjuguer les plus récents acquis de l'Aufklärungsforschung dont Werner Schneiders est un des mentors depuis longtemps et la réflexion philosophique actuelle sur l'activité critique de la raison.

L'Aufklärung est articulé avec l'autonomisation de la subjectivité et la déthéologisation de la

pensée: l'homme devient objet d'étude privilégié et son essence la question centrale de la philosophie. Le début de ce courant culturel – une sorte de Sonderweg – remonte à 1687, le premier enseignement en allemand de Christian Thomasius. Les notions de peuple, de raison, de foi sont tellement différentes des équivalents français qu'on ne peut plus accepter les généralisations classiques sur les lumières européennes. Cet ouvrage nous offre un tableau intelligent et très original par le commentaire des vignettes, des »emblèmes de la raison«, des livres de Thomasius, Wolff ou Lange. Vers le milieu du siècle, la philosophie devient eclectique et la Popularphilosophie est présentée à travers ses diverses tendances sur une volonté commune: l'harmonie entre la raison et la révélation. Avec Darjes, et avant Reimarus et Mendelssohn, se constitue un nouveau type de philosophie. Dans la seconde partie du XVIII^e siècle, la philosophie est populaire en ce qu'elle veut rompre avec les académismes, le wolfisme, et recherche une faculté de juger non pervertie, le bon sens et la raison quotidienne. Si elle veut rendre raison du monde, la philosophie doit renoncer à son idéal de scientificité. Toute conception de la philosophie possède une fonction réflexive et programmatique, et aujourd'hui encore c'est en tant que pensée libre qu'elle doit être lue et pratiquée. L'ouvrage s'achève par l'Aufklärung sur l'Aufklärung avec l'évocation d'Adorno. Souvent compris comme un rationalisme étroit – précisément celui des matérialistes français avec lequel il n'a rien à voir – l'Aufklärung traîne une longue tradition de critique depuis le XVIII^e siècle, très bien résumée avec une belle conclusion sur l'Aufklärung comme tâche inévitable qui nous incombe à tous. L'auteur a réussi à lier une érudition discrète avec des questions spéculatives; il offre aussi une véritable méditation sur la raison dans son histoire qui est aussi la nôtre.

Dominique BOUREL, Paris

Holger BÖNING, Reinhart SIEGERT, Volksaufklärung. Bibliographisches Handbuch zur Popularisierung aufklärerischen Denkens im deutschen Sprachraum von den Anfängen bis 1850. Bd. I: Holger BÖNING, Die Genese der Volksaufklärung und ihre Entwicklung bis 1780, Stuttgart/Bad Cannstatt (Frommann-holzboog) 1990, LIV–932 p.

Au XVII^e comme au XVIII^e siècle le peuple des villes et des campagnes a souvent été méprisé du fait de son inculture et de sa misère. La Bruyère parlait des paysans comme d'»animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible.« Dans ses »Réflexions critiques« (1719) le portrait qu'en esquisse l'abbé Dubos n'est guère différent. Et outre-Rhin Gottsched et J. M. v. Loen leur font écho puisque, en 1750, dans »Versuch einer Critischen Dichtkunst«, le premier estime que les bergers de son temps étaient trop misérables, trop opprimés et écrasés d'impôts pour pouvoir servir de modèle aux personnages de l'idylle, d'autant plus que leur genre de vie les prédisposait à toutes sortes de vices. Et J. M. v. Loen dira qu'élevé dans l'ignorance, le paysan n'était qu'un esclave et que ses valets ne se distinguaient guère du bétail qu'ils gardaient.

Face à ces exemples qu'on pourrait facilement multiplier on mesure ce qu'a signifié la réhabilitation du peuple entreprise dans la 2^e moitié du XVIII^e siècle, notamment par J. J. Rousseau et par Herder, lequel considérait le peuple justement comme un modèle, dans la mesure où il n'avait pas été corrompu par la civilisation dominante; de ce fait il était censé avoir conservé intact le génie et les traditions nationales.

Mais parallèlement à la réhabilitation du peuple, qui impliquait un changement de paradigme, une révolution des critères culturels, se manifesta en Allemagne un vaste mouvement de réformes, appelé vers 1780 »Volksaufklärung« et animé par des hobereaux, des pédagogues et des pasteurs, des économistes et des caméralistes, des médecins, des vétérinaires et des agronomes. Eux aussi voulaient réhabiliter le peuple et particulièrement le paysan, considéré maintenant comme le premier état puisque le plus utile à la société. En fait, ils étaient prêts à